



POUR elle

SHIRLEE
BUSBEE

Sous le sceau
DE L'AMOUR

AVENTURES & PASSIONS

Shirlee Busbee

Après avoir étudié au Maroc, c'est en 1977 que cette californienne d'origine publie son premier roman, *L'appel de la passion*. Dès lors, elle n'a plus jamais cessé d'écrire. Auteure d'une quinzaine de romances historiques, elle s'adonne également à la romance contemporaine. Considérée comme l'une des plus grandes figures du sentimental, elle a beaucoup contribué au succès du genre. Ses livres sont traduits dans le monde entier.

Sous le sceau
de l'amour

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

***Dans la collection
Aventures et Passions***

Le quiproquo de minuit
N° 2930

Au-delà du pardon
N° 2957

L'appel de la passion
N° 3056

Lady Wixen
N° 3143

Sous le sceau de l'amour
N° 3287

Cœur à prendre
N° 5556

Coup de poker
N° 6453

Indomptable Thea
N° 6643

Seras-tu le gardien de mes nuits ?
N° 9151

Seras-tu l'amant de mes nuits ?
N° 9330

SHIRLEE
BUSBEE

Sous le sceau
de l'amour

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Elizabeth Clarence*





Vous souhaitez être informé en avant-première
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore
de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant
sur www.jailu.com

Retrouvez-nous également sur Facebook
pour avoir des informations exclusives :
www.facebook/pages/aventures-et-passions
et sur le profil *J'ai lu pour elle*.

Titre original
WHISPER TO ME OF LOVE

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Shirlee Busbee, 1991

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 1992

Prologue

Minuit, heure des traîtres
Angleterre, 1796

Lady Hester Devlin, comtesse douairière de St. Audries, se mourait. Elle parcourut du regard la luxueuse chambre à coucher, sans prêter attention à ceux qui l'entouraient. Une étrange lassitude engourdissait son corps fragile et l'empêchait de rassembler ses pensées. Allongée sur le grand lit en acajou drapé de soie et de lin blanc, tout lui semblait irréel, de la présence des deux hommes parlant à voix basse au nouveau-né qui pleurait doucement dans le berceau.

Son regard voilé glissa sur la délicate coiffeuse en marqueterie, sur les chaises recouvertes de velours doré et les portraits accrochés au mur. L'un d'eux retint un moment son attention, et un sourire fugitif éclaira son visage marqué par la douleur. Elle regardait le portrait de son époux défunt.

Une seule année s'était écoulée depuis leur rencontre, depuis son mariage avec l'un des lords les plus charmants de toute l'Angleterre. Elle avait vécu un véritable conte de fées.

Andrew Devlin, sixième comte de St. Audries, avait été un homme particulièrement séduisant et le peintre avait reproduit à la perfection les épais cheveux noirs, le menton volontaire et la bouche sensuelle. Tous les Devlin se ressemblaient d'une manière étonnante,

possédant les mêmes sourcils touffus sous lesquels brillaient des yeux gris en amande. Au printemps dernier, Hester était tombée sous le charme de ce regard captivant. Elle n'avait alors que vingt ans, Andrew déjà quarante-cinq, mais en dépit de leur différence d'âge, elle était passionnément amoureuse.

Et cet homme extraordinaire l'avait aimée, lui aussi ! Son bonheur lui avait semblé presque irréel. Autour d'elle, on avait murmuré qu'il l'épousait pour son héritage, mais Hester n'y avait pas prêté attention. Orpheline, elle avait été élevée par un oncle qui ne voulait que son bonheur. Personne ne s'était opposé à leur union, et ils s'étaient mariés sans attendre.

Certes, Andrew était beaucoup plus âgé que sa jeune épouse et dans une situation financière difficile lors de son mariage, mais personne n'aurait pu douter, en voyant le jeune couple, qu'ils s'adoraient d'un amour sincère. Le comte avait mené une vie libertine avant de rencontrer Hester et il ne le lui avait pas caché. Parce qu'il lui avait avoué ses fautes passées, Hester ne l'en avait aimé que davantage.

Jamais elle n'avait douté que leur amour fût réciproque, et elle avait découvert entre les bras de son époux la volupté charnelle. Et puis il y avait eu Londres ! Les théâtres, les bals, les boutiques... Un monde magique pour une jeune provinciale de Bath.

Mais les moments les plus heureux de sa vie restaient ce temps si court qu'ils avaient passé ensemble dans le manoir de St. Audries, niché au creux des douces collines du Somerset. Hester s'était réjouie à la pensée de vivre tranquillement dans cette belle région d'Angleterre.

Les premières semaines à St. Audries s'étaient écoulées comme dans un rêve. Le jour, se promenant main dans la main dans les environs, les jeunes mariés avaient planifié les rénovations nécessaires pour redonner au vieux manoir son ancienne splendeur. Les

nuits... Même aujourd'hui, des mois plus tard, un sourire illuminait encore le visage de la comtesse de St. Audries lorsqu'elle se souvenait.

L'avenir si prometteur avait été brisé net six mois après leur mariage. On racontait qu'Andrew était allé rendre visite à une ancienne maîtresse et que celle-ci, aveuglée par la jalousie, l'avait poignardé avant de retourner l'arme contre elle. Le monde d'Hester avait volé en éclats. Non seulement l'homme qu'elle aimait était mort, mais il avait disparu dans des circonstances sordides. Sur le moment, elle avait refusé de croire à l'infidélité d'Andrew et, même mourante, elle continuait de la nier.

Pendant les terribles mois qui avaient suivi, Hester avait défendu la mémoire de son mari, persuadée qu'il était tombé dans un piège. Lorsque le jeune frère d'Andrew, Stephen, était rentré précipitamment de son voyage en Italie avec sa femme et leur petit garçon, Hester avait fait part à son beau-frère de ses doutes. Stephen, qui, avec ses yeux gris et ses sourcils arqués, ressemblait de manière poignante à Andrew, avait été très attentionné, mais Hester avait lu dans son regard désolé qu'il pensait comme les autres. Andrew aurait épousé la jeune femme pour sa fortune et n'aurait pas mis un terme à sa vie de débauché.

Peu à peu, Hester avait appris à estimer Stephen, mais ne parvenait pas à s'entendre avec son épouse, Lucinda. Sans raison, celle-ci avait pris Hester en grippe et n'avait pas hésité à lui faire comprendre que c'était désormais elle la comtesse de St. Audries. Elle aurait voulu qu'Hester retirât ses affaires au plus vite du manoir pour s'installer dans la petite maison réservée aux comtesses douairières. Lucinda semblait même espérer qu'Hester partirait définitivement.

— Après tout, avait-elle dit, cruelle, vous avez les moyens de vous offrir une maison ailleurs. C'est mon

époux qui est le comte aujourd'hui, et mon fils héritera du titre.

Le regard haineux, elle avait conclu :

— Et ne croyez pas une seconde à la gentillesse hypocrite de Stephen. Lui aussi désire votre départ, même s'il a pitié de vous.

Hester avait été vivement peinée mais elle était restée. Elle avait restauré la petite maison et donné à Stephen une somme importante pour qu'il remît le manoir en état. Elle lui avait expliqué :

— C'est ce que ton frère aurait souhaité. Je te supplie d'accepter mon aide en mémoire de lui.

Passant outre sa fierté, Stephen avait accepté l'offre de sa belle-sœur et en quelques jours les travaux conçus par Hester et Andrew avaient commencé.

Hester ne s'était aperçue qu'après l'enterrement de son mari qu'elle était enceinte. Bouleversée, elle avait compris qu'il lui resterait une chose merveilleuse de ces mois passés avec Andrew : son enfant. Peut-être même son héritier.

Lucinda et Stephen avaient craint qu'il ne s'agît d'un garçon. Stephen perdrait alors le titre, les terres ancestrales et le manoir. La société londonienne avait été enchantée de la situation. On pouvait faire confiance à Andrew Devlin pour créer un scandale même après sa mort ! On attendit la naissance du bébé tout l'hiver et le début du printemps de 1796, les bavardages allant bon train. Ni Stephen ni Lucinda n'étaient particulièrement aimés par les membres de la bonne société.

Pendant ces mois d'incertitude, Hester s'était rapprochée de Stephen. Il s'était occupé de la décoration de la petite maison, s'inquiétant à chaque instant de la santé et du bien-être de sa belle-sœur.

Hester s'était confiée à lui, heureuse de trouver une épaupe secourable. Il ressemblait tant à Andrew ! Parfois, quand il entrait sans prévenir, son cœur s'arrêtait

de battre, elle croyait qu'Andrew lui revenait. Mais le rêve se dissipait et seule la souffrance restait.

La jeune femme avait craint d'éveiller la jalousie de Lucinda. Elle s'en était ouverte à Stephen qui avait haussé les épaules en riant :

— Ne t'inquiète pas pour elle ! Elle est si contente d'être la nouvelle comtesse de St. Audries qu'elle en perd la tête !

Quand Hester avait été enceinte de huit mois, Stephen lui avait proposé d'écrire son testament.

— On ne sait jamais, avait-il dit. Il vaut mieux être prudent.

Confiante, Hester avait permis au notaire de rédiger les papiers. Le document était simple : si elle mourait, son enfant hériterait de l'immense fortune, et dans le cas tragique où ils disparaîtraient tous les deux, l'ensemble de sa fortune reviendrait à « son beau-frère et cher ami, Stephen Devlin ».

Son testament rédigé, ses affaires entre les mains capables de Stephen, Hester avait semblé perdre le goût de vivre. Elle n'avait plus d'appétit et maigrissait à vue d'œil. Même la naissance prochaine de son enfant ne lui procurait aucune joie. Inquiet, Stephen s'en était ouvert au pasteur :

— C'est comme si elle n'avait plus envie de vivre. Elle ne parle que d'Andrew... Elle espère le rejoindre bientôt. J'ai très peur pour sa vie et pour celle du bébé. La pauvre petite ! Elle est seule au monde, son oncle est mort le mois dernier. Si seulement on trouvait un moyen de lui rendre le sourire !

L'homme de Dieu lui avait pris le bras :

— Allons, mon fils, tout le village sait combien vous aimez votre belle-sœur et comme vous vous en occupez. Vous avez fait de votre mieux. C'est maintenant entre les mains de Dieu, et vous n'êtes plus responsable.

Hester avait été heureuse de porter l'enfant d'Andrew, mais chaque jour elle s'était sentie plus faible. Elle avait

essayé de reprendre des forces, mangeant la nourriture que lui préparait sa cuisinière, se promenant au soleil, se reposant longuement, mais elle avait continué à dépérir. Était-il donc écrit qu'elle mourrait à la veille de ses vingt et un ans en mettant au monde une petite fille ?

Maintenant, elle s'apprêtait à quitter ce monde, laissant derrière elle la fille d'Andrew, Morgane.

Désespérée, Hester regarda le petit berceau posé près de son lit, souhaitant vivre pour aimer son enfant, maudissant la lassitude qui envahissait ses membres et la paralysait. Elle aurait tant voulu parler à Morgane de son père, lui dire la vérité, lui épargner les médisances qui blesseraient la petite lorsqu'elle serait en âge de les comprendre. Il n'y avait rien à faire. Elle s'éteignait. Le visage grave du médecin et le regard désolé de Stephen lui disaient qu'elle n'avait plus longtemps à vivre.

Cependant, elle était soulagée de savoir que Stephen s'occuperait de l'enfant. Elle savait qu'il se montrerait un tuteur dévoué. Elle se tourmentait en revanche à cause de Lucinda. Sa méchante belle-sœur rendrait sûrement la vie difficile à Morgane. Mais Hester faisait confiance à Stephen : il ne laisserait pas sa femme maltraiter l'enfant. Le jour de son mariage, ou celui de ses vingt et un ans si elle était encore célibataire, Morgane hériterait de la fortune de sa mère, une fortune que Stephen gérerait pendant ce temps.

Matériellement, Morgane ne manquerait de rien, mais Hester, elle aussi orpheline, savait que rien ne remplace l'affection d'une mère ou d'un père.

Elle soupira. Lucinda l'inquiétait. Elle s'était longtemps demandé pourquoi celle-ci avait refusé son amitié, la haïssant ouvertement. Elle en avait appris la raison récemment. Déjà fiancée à Stephen, Lucinda avait un jour rencontré Andrew. Pendant quelques semaines, le frère aîné lui avait fait la cour et Lucinda n'avait pas repoussé ses avances. Pensait-elle qu'il

serait préférable d'être la comtesse de St. Audries plutôt que l'épouse d'un deuxième fils, certes charmant, mais sans le sou ? Mais l'histoire s'arrêtait là.

Lucinda aurait-elle été jalouse d'Hester ? Impossible. N'avait-elle pas épousé l'homme de son choix ? Hester avait espéré peu à peu conquérir l'amitié de Lucinda, mais toutes ses tentatives avaient été vouées à l'échec. Elle tremblait à l'idée que Lucinda élèverait la petite Morgane.

Elle rassembla ses dernières forces, voulut appeler Stephen à son chevet et lui faire promettre de protéger Morgane, lorsqu'elle s'aperçut qu'il conversait avec un inconnu. Il lui sembla curieux que Stephen ait fait venir un étranger dans ces circonstances tragiques. Soudain, les paroles de Stephen la glacèrent :

— Je me fiche de savoir ce que vous ferez de la gosse – qu'elle disparaisse et qu'on n'en entende plus jamais parler !

— Et comment pensez-vous expliquer sa disparition, monsieur le comte ? demanda l'inconnu. Une héritière comme elle ne disparaît pas sans laisser de trace.

Stephen jeta un coup d'œil autour de lui, sans s'apercevoir qu'Hester le regardait :

— Je m'en occupe. Personne n'a besoin de voir le corps de l'enfant. Quelques linges et une couverture placée dans le cercueil suffiront.

— Je pourrais étouffer la petite maintenant, ajouta l'étranger. Ce ne serait pas la première fois que vous me demanderiez de commettre un meurtre...

— Taisez-vous, imbécile ! grogna Stephen. Même moi je répugne à l'infanticide. Emmenez-la, ça suffit !

L'inconnu eut un rire cynique.

— Ainsi vous ne m'en voudrez pas si je l'étrangle en sortant de la pièce, mais vous n'avez pas le courage de me regarder faire.

Stephen pâlit :

— Je ne vous paie pas une fortune en or pour écouter vos balivernes. Débarrassez-moi de l'enfant, un point c'est tout !

L'homme indiqua Hester.

— Et elle ? Vous êtes certain que vous n'avez pas besoin de mon aide ?

Un court instant, un voile de tristesse passa sur le visage de Stephen. D'une voix tendre, il ajouta :

— Non. Elle est en train de mourir et il n'est pas nécessaire de hâter la fin. Le médecin m'a dit qu'elle serait morte avant l'aube.

Sachant qu'elle devait agir au plus vite si elle voulait sauver son enfant, Hester grogna légèrement comme si elle venait de se réveiller. Stephen s'approcha. Elle dissimula la haine et le dégoût qu'il lui inspirait et dit faiblement :

— Cher Stephen ! Tu es toujours là. Comme tu es bon !

Puis, espérant qu'il ne remarquerait pas l'inquiétude dans sa voix, elle ajouta :

— Est-ce que le médecin est encore là ? J'aimerais le voir.

Les deux hommes échangèrent un coup d'œil rapide.

— Je suis désolé, ma chère, mais il est déjà parti. Puis-je faire quelque chose pour toi ?

Hester comprit que les deux hommes ne prendraient aucun risque. À moins d'entrer dans la chambre par surprise, plus personne ne verrait Hester de son vivant. Que pouvait-elle bien faire pour sauver son enfant ? Il fallait absolument déjouer le plan diabolique.

— Mon bébé ! s'écria-t-elle doucement. Laissez-moi tenir mon enfant une dernière fois.

À regret, Stephen plaça le nouveau-né dans les bras de la jeune mère. L'observant à travers ses yeux verts mouillés de larmes, Hester murmura :

— Je voudrais rester seule une minute avec elle. Toi, tu as toute la vie pour en profiter, à moi il ne reste que quelques instants.

Stephen ne voulait pas la quitter, mais après réflexion, il s'inclina :

— Bien sûr, très chère. Nous te laissons. Je serai dans l'antichambre. N'hésite pas à m'appeler !

Hester acquiesça, cherchant désespérément un moyen de sauver sa fille. Serrant l'enfant contre sa poitrine, elle fouilla la pièce des yeux. Son regard tomba sur la bible et le papier à lettres posés sur la table de nuit. Si elle ne pouvait empêcher les deux hommes de mettre à exécution leur sinistre projet, elle pouvait laisser une trace afin qu'on pût un jour identifier l'enfant... si Morgane vivait.

Rassemblant ses dernières forces, elle se redressa, saisit le papier et la plume. Ses doigts obéissaient à peine et l'encre se renversa sur la table. Elle inscrivit ce qu'elle avait entendu et ce qu'elle avait l'intention de faire. Puis, pliant le papier en quatre, elle le glissa dans le dos de la bible.

À bout de forces, elle retomba sur les oreillers. Avec des mains tremblantes elle défit les langes de l'enfant, retourna le bébé sur le ventre. Les larmes aux yeux, déchirée à l'idée de la souffrance qu'elle allait infliger à son enfant, elle saisit le sceau de la comtesse douairière de St. Audries, le chauffa à la flamme de la bougie, puis murmura :

— Pardonne-moi, mon amour, mais je dois le faire !

Et elle lui appliqua fermement le sceau sur la hanche droite.

Le bébé hurla. Des larmes coulant sur ses joues, Hester examina rapidement l'empreinte indélébile qu'elle avait laissée sur la peau tendre. Le signe était parfaitement lisible. Satisfaite, elle emmaillota l'enfant à nouveau.

Stephen entra alors qu'elle avait à peine fini.

— Qu’y a-t-il ? J’ai entendu l’enfant crier.

— Elle a faim. Elle a besoin d’être nourrie.

Stephen gronda gentiment sa belle-sœur, lui prenant l’enfant des bras.

— Tu es exténuée ! La nurse va s’occuper d’elle. Je t’en prie, Hester, tu vas augmenter ton mal.

Le haïssant de toutes ses forces, Hester fit un effort pour rester calme. Elle ajouta cyniquement :

— Comment pourrais-je aller plus mal ? Qu’y a-t-il de pire que la mort ?

Les yeux de Stephen se fermèrent brièvement. Il semblait souffrir. Puis il lâcha :

— Tu te trompes. Vivre est parfois plus cruel encore.

Sentant la vie la quitter, Hester ne protesta pas lorsque Stephen plaça l’enfant dans le berceau. D’une voix lasse, elle lui demanda :

— Sois gentil de donner cette bible à ma vieille gouvernante, Mme Gray. Elle a été comme une mère pour moi et je sais qu’elle sera heureuse de l’avoir. Un jour, j’espère qu’elle la donnera à Morgane.

Son regard fouillant celui de Stephen, sachant que chacune des paroles de son beau-frère était un mensonge, elle ajouta :

— Tu laisseras Mme Gray s’occuper de Morgane, n’est-ce pas ?

Se détournant, Stephen grommela :

— Bien sûr. Tu sais bien que je ferai tout pour cette enfant.

Regrettant de ne pas avoir la force de le traiter de menteur, Hester jeta un coup d’œil à l’étranger qui se tenait au pied du lit. De taille moyenne, il était vêtu de noir. Même le chapeau qui dissimulait une partie de son visage était noir, et lorsqu’il bougea, la lumière éclaira le bandeau qui lui recouvrait un œil.

Le borgne examinait attentivement la pièce. Il fronça les sourcils en apercevant l’encre renversée sur la table et la plume encore humide. Soupçonneux, il détailla

chaque objet sur la table, puis, d'un geste presque négligent, il saisit la bible et l'empocha.

— Elle n'en aura plus besoin, dit-il.

— Taisez-vous ! siffla Stephen. Elle pourrait vous entendre.

Le borgne fit une grimace :

— Elle est presque morte. Elle n'entendra plus jamais rien. Laissez-moi emporter l'enfant et partir.

Hester essaya en vain de se redresser pour accuser Stephen, mais son corps ne lui obéissait plus, même ses paupières semblaient trop lourdes pour s'ouvrir. Elle luttait pour vivre, mais l'hémorragie qui avait suivi la naissance l'avait vidée de ses forces. Sa dernière pensée fut pour le bébé, pour la marque qu'elle lui avait apposée sur la hanche et la lettre cachée dans la bible. « Un jour, pensa-t-elle, un jour mon enfant recouvrera ses droits. Morgane survivra et la félonie commise ce soir ne restera pas impunie ! »

Première partie

Le pickpocket

Londres, Angleterre, été 1815

1

Les rues de Newton et de Dyot étaient connues dans la paroisse de St. Giles pour être le repaire de la plupart des pickpockets londoniens. Il n'était donc pas surprenant que les trois occupants de deux misérables chambres dans une maison délabrée du quartier fussent des voleurs à la tire. Pourtant, les jeunes Fowler vivaient plutôt bien. Ils avaient un toit pour dormir et mangeaient presque toujours à leur faim. Ils ne connaissaient pas l'indignité de dormir dans un caniveau, à la merci des assassins qui parcouraient les rues, ni de noyer leurs soucis dans des tavernes louches ou de fuir les dangers qui menaçaient le passant innocent au détour de chaque ruelle. Dans les rues étroites de St. Giles se côtoyaient des putains, des mendiants, des voleurs et des assassins mais les Fowler n'y prêtaient pas attention. Ils étaient ici chez eux. Ils connaissaient chaque passage, chaque débit de boissons, chaque criminel notoire... et ceux qu'il fallait éviter à tout prix.

Pourtant, leur vie était loin d'être facile. Ils avaient les mêmes soucis que leurs voisins, mais certains murmuraient que Jacko Fowler, à vingt-cinq ans l'aîné du trio, était protégé par une bonne étoile. N'avait-il pas échappé à la garde plusieurs fois ? Fait prisonnier, ne s'était-il pas enfui aux portes mêmes de la prison de

Newgate ? Ah, Jacko était un sacré lascar ! « Et beau garçon aussi, avec ses boucles brunes et ses yeux bleus », pensaient les « dames » de la paroisse.

Le deuxième garçon, Ben, de trois ans le cadet de Jacko, était tout aussi débrouillard et séduisant, mais Jacko était incontestablement le chef de la bande. Quant à Pip, le benjamin, ce n'était qu'un petit voyou doué d'une langue acerbe et d'un coup de couteau rapide, mais, à dix-neuf ans, trop jeune encore pour avoir fait sa place dans le monde.

L'été avait été excellent pour les jeunes Fowler. La longue guerre en Europe avait pris fin et Napoléon avait été enfermé à l'île d'Elbe. Les réjouissances à Londres avaient été fastueuses. De prestigieux visiteurs étrangers s'étaient rendus dans la capitale, le tsar de toutes les Russies et sa sœur, la grande-duchesse Catherine d'Oldenburg, le roi Frédéric de Prusse et le général Blücher... Le public avait assisté dans Hyde Park et Green Park aux fêtes organisées en leur honneur. Des montgolfières multicolores s'étaient envolées dans le ciel de Londres, des feux d'artifice avaient embrasé la nuit tandis que les Fowler, enchantés, s'étaient promenés parmi la foule en liesse, leurs doigts agiles empochant une montre en or, un mouchoir de soie et tout objet de valeur qui s'offrait à eux. Oh oui, l'été dernier avait été un grand moment !

Mais l'année 1815 ne continuait pas sur la même lancée. En janvier, les Fowler avaient perdu leur mère, Jane, morte de consommation. Son décès avait anéanti les trois enfants. Jane Fowler avait été la lumière de leur vie. Ils avaient courageusement continué à lutter, s'efforçant de respecter les principes qu'elle leur avait inculqués depuis leur enfance. Mais ce n'était pas facile et ils envisageaient l'avenir avec pessimisme.

Ben grommela, ses yeux bleus brillant de colère :

— Flûte, Jacko ! On n'est pas des cambrioleurs ! On se débrouille assez bien comme ça ! Pip a fait une

bonne moisson hier. Pourquoi tu veux qu'on risque nos têtes dans des coups aussi dangereux ?

— M'man ne serait pas d'accord, Jacko, ajouta Pip à voix basse. Tu l'sais bien.

Jacko explosa, furieux :

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous croyez que j'suis content, moi ?

Pip et Ben se regardèrent. La flamme vacillante posée sur la table éclaira leurs visages inquiets. À mi-voix, Ben ajouta :

— C'est la faute au patron, hein ? C'est lui qui veut.

Jacko se détourna.

— Ouais, admit-il, désolé. Il m'a dit que si on rapportait pas plus de choses, on devrait se trouver une autre bande... et un autre patron.

Un silence glacial accueillit ces paroles. Les Fowler travaillaient surtout pour eux-mêmes, mais comme la plupart des bandits de St. Giles, ils appartenaient à une bande hiérarchisée qui possédait une cachette où l'on pouvait déposer les marchandises volées. Si leur patron leur en interdisait l'accès, ce serait dramatique. Personne ne survivait à St. Giles sans l'aide des autres voleurs du même clan. Et il était peu probable qu'une autre bande les accueille.

Agacé, Ben proposa :

— Y serait peut-être temps qu'on quitte St. Giles. Tu t'es toujours bien débrouillé avec un flingue. Pourquoi on deviendrait pas des bandits de grand chemin ? Pip pourrait se faire engager dans une auberge comme valet d'écurie et nous filer des tuyaux.

Jacko secouait lentement la tête. Pip s'énerva :

— Écoutez-moi ! Mère n'est pas morte depuis six mois et nous sommes déjà en train d'oublier ce qu'elle nous a appris. Si elle nous entendait, elle nous donnerait des claques !

Jacko et Ben prirent des airs penauds et dans un anglais impeccable que n'aurait pas renié un fils de lord, Jacko s'excusa :

— Pardonne-moi ! Mais il est très difficile de jouer des doubles rôles comme maman nous l'a demandé. Et maintenant qu'elle n'est plus là...

Il y eut un silence peiné puis Jacko ajouta :

— Il est parfois plus facile d'oublier les bonnes manières qu'elle nous a apprises.

Ben acquiesça en grommelant :

— À quoi nous servent-elles ? Est-ce que des bonnes manières et un vocabulaire choisi nous sortiront d'ici ? Est-ce que notre fortune en sera augmentée ? Et nos conditions de vie meilleures ? Tu crois que savoir lire et écrire impressionne nos voisins ?

Il eut un rire amer.

— S'ils nous entendaient parler ainsi, ils nous regarderaient de travers ! On se moquerait de notre façon d'imiter les gens de la haute... Quelquefois je regrette que maman n'ait pas oublié ses origines et qu'elle ne nous ait pas élevés comme les autres enfants de St. Giles.

Jane Fowler ne leur avait pas caché qu'elle était la fille illégitime d'un aimable châtelain et qu'elle avait grandi dans la maisonnée de son père où elle avait connu tous les avantages d'une famille respectable. Mais elle ne leur avait pas raconté comment elle avait terminé putain dans un des quartiers les plus malfamés de Londres. Jacko et Ben se souvenaient vaguement d'avoir vécu dans une grande maison avec de beaux meubles et des domestiques, mais les premiers souvenirs de Pip étaient ceux des pièces misérables où ils se trouvaient maintenant.

En dépit des circonstances malheureuses, Jane avait insisté pour que ses enfants apprennent à lire, à écrire et à parler correctement, ce qu'ils ne faisaient que dans

l'intimité de leurs chambres. Le reste du temps ils se comportaient comme les autres habitants de St. Giles.

Pip donnait raison à Ben mais dit lentement :

— Ça ne sert à rien de se lamenter. Nous ne pouvons rien y changer. Mère nous a appris à être différents pour des raisons que nous ignorons et maintenant qu'elle n'est plus là, c'est à nous de prendre notre avenir en main.

Ben se moqua :

— Belles paroles ! Notre foutu avenir pendra un jour à la potence de Tyburn !

Pip savait qu'une grande partie de leur entourage finissait ainsi et préférait ne pas y penser :

— Comment pourrions-nous quitter St. Giles ? Tu as toujours rêvé d'avoir une ferme, Jacko, qu'est-ce qui nous en empêche ? Au lieu de devenir des cambrioleurs ou des bandits de grand chemin, pourquoi ne serions-nous pas des fermiers ?

Jacko, souffrant le martyre, ferma les yeux et murmura :

— Parce que le patron ne me le permettra jamais.

— Comment cela ? demanda Pip. Que veux-tu dire ?

Passant une main sur son front, Jacko leur expliqua :

— J'avais pensé partir une semaine après que maman...

Une boule dans la gorge l'empêcha de continuer. Il fit un effort pour se ressaisir. Pip et Ben avaient les larmes aux yeux. La mort de leur mère les tourmentait encore. Jacko déglutit péniblement :

— Je n'avais pas encore décidé comment nous partirions d'ici quand j'ai accidentellement tué cet homme. Le patron était avec moi quand ça s'est passé et par un coup de chance il a pu échapper à la police. Du moins je crois que c'était de la chance... Je lui avais parlé la veille et je lui avais dit que nous voulions devenir des gens respectables.

Jacko n'osait plus les regarder en face.

— Il a commencé par rire puis, quand il a vu que j'étais sérieux, il est devenu furieux et il a crié que jamais personne ne quittait sa bande vivant. Il a dit qu'on lui devait notre loyauté, que c'était grâce à lui que maman n'avait pas été une prostituée jusqu'à sa mort, qu'on lui était redevables de chaque morceau de pain dans notre gamelle et du toit au-dessus de nos têtes. Je pensais qu'il se calmerait et qu'il s'habituerait à l'idée.

Ben fit une grimace :

— Vraiment ? Alors que nous sommes ses meilleurs voleurs ? Que nous lui rapportons plus que tous les autres de la bande réunis ? Tu n'as pas pensé qu'il risquait de s'opposer à notre départ ? Même moi je l'aurais deviné. Seigneur ! Tu n'aurais jamais dû le lui dire. On aurait tout simplement disparu.

Jacko acquiesça tristement :

— Je n'y avais pas pensé. Maman et lui semblaient s'entendre. Je pensais qu'il serait heureux de nous voir nous en sortir. J'ai eu tort.

La gorge serrée, Jacko continua :

— Je l'ai revu quelques jours après le meurtre. Il m'a dit que si je partais il me dénoncerait. Où que j'aille, il me retrouvera et me livrera à la garde. Je ne peux pas lui désobéir. Ma vie en dépend.

Saisis de peur et de colère, Pip et Ben regardaient fixement leur frère aîné. Aucun ne mettait en doute les paroles de Jacko. Le patron avait le bras long. Il n'y avait pas un coin d'Angleterre qui échappât à sa surveillance. Un jour ou l'autre, il retrouverait Jacko et scellerait son destin.

Ben l'interrompit avec une gaieté forcée :

— Alors nous deviendrons des cambrioleurs, comme il le souhaite !

— Et nous serons les meilleurs ! ajouta Pip avec un large sourire.

— Ne soyez pas stupides ! C'est moi qu'il tient. Vous n'avez pas besoin de vous sacrifier aussi. Vous pouvez vous sortir de cette vie misérable.

Pip et Ben eurent la même expression butée.

— Nous ne te quitterons pas, dit Ben. Crois-tu que Pip ou moi pourrions être heureux en te sachant aux griffes de ce scélérat ?

Les yeux brillant d'émotion, Pip ajouta fermement :

— On est tous dans le même bain et nous ne nous séparerons pas. Nous nous enfuirons ensemble ou nous balancerons tous les trois au bout d'une corde !

Jacko sourit. Il avait été sincère. Il aurait tout fait pour les aider à s'enfuir mais il était soulagé de savoir qu'ils resteraient avec lui. Se redressant sur sa chaise, il regarda tendrement les deux personnes qu'il chérissait le plus au monde :

— Alors, c'est décidé ? Nous allons devenir cambrioleurs ?

Pip et Ben haussèrent les épaules.

— Puisqu'on n'a pas le choix, dit Ben.

— Quand devons-nous commencer ? demanda Pip.

— Cette semaine, je crois. Il y a un combat de boxe demain à Fives Court et nous devons travailler la foule... Je verrai probablement le patron le soir pour lui remettre le butin.

Pip s'étira comme un chat :

— Quand on aura un peu d'expérience, on se demandera pourquoi on avait hésité !

Ben caressa les courtes boucles noires d'un geste affectueux :

— Tu as probablement raison. On est devenus d'excellents pickpockets et le jeu n'est plus très excitant. Ce match de boxe va nous paraître assommant.

Sachant que Pip et Ben étaient des casse-cou, Jacko fronça les sourcils :

— Je me méfierais si j'étais vous. Nous sommes peut-être très forts, mais personne n'est à l'abri d'une erreur.

Pip éclata de rire :

— Une erreur ? Moi, faire une erreur ? Et à un combat de boxe ? Tu sais bien que je les trouve ennuyeux. Je serai très concentré sur mon travail, faisant les poches pour notre patron adoré. Le salaud !

Dans une des belles demeures d'Hanover Square, deux gentlemen sirotaient un verre de porto après un délicieux repas. Ils se tenaient dans un ravissant salon aux murs tendus de soie jaune, un tapis oriental aux tons chaleureux à leurs pieds. Les hautes fenêtres qui s'ouvraient sur le square étaient drapées de lourds rideaux de velours rouge et le chandelier au-dessus de leurs têtes éclairait la pièce d'une douce lumière dorée.

Ses longues jambes allongées devant lui, Royce Manchester était affalé dans un fauteuil confortable devant la cheminée. Cette journée de juin avait été fraîche et Royce se réchauffait lentement. Sirotant une gorgée de porto, il remarqua :

— J'espère que le temps sera plus clément demain puisque tu insistes pour que je vienne à ce combat de boxe. Comme aucun des combattants n'est très bon, nous allons nous ennuyer ferme.

Zachary Seymour, son jeune cousin, sourit. Si le combat se révélait aussi ennuyeux que le craignait Royce, Zachary ne doutait pas une seconde que celui-ci trouverait un moyen de sauver la soirée.

Les deux hommes se ressemblaient en dépit de leur différence d'âge. À trente-trois ans, Royce était au sommet de sa forme physique, avec un grand corps bien découplé, tandis que Zachary, du haut de ses vingt ans, n'était encore qu'une ébauche d'homme, un jeune garçon dégingandé, bien qu'il eût déjà dépassé Royce d'un centimètre, à sa plus grande joie et à l'indignation feinte de ce dernier.

Mais la ressemblance ne s'arrêtait pas à leurs hautes statures. Ils possédaient tous deux les mêmes étranges

yeux topaze, presque jaunes, et les mêmes sourcils noirs touffus. L'épaisse chevelure fauve de Royce contrastait avec les cheveux foncés de Zachary, mais leurs mentons volontaires et leurs nez aquilins les déclaraient parents. Dans dix ans, excepté pour la couleur de ses cheveux, Zachary ressemblerait comme un frère à Royce.

Avec un large sourire, Zachary murmura :

— Tu as sûrement raison, mais comme nous n'avons rien de mieux à faire, autant voir s'ils sont habiles avec leurs poings.

Taquin, il ajouta :

— Évidemment, s'il pleut, j'irai seul. Je comprends qu'à ton âge les intempéries te soient désagréables.

En voyant l'expression outrée de son cousin, Zachary éclata de rire.

— Oh, Royce, si tu te voyais !

— Je suis heureux que mes nombreuses années soient une cause d'amusement. Vu mon grand âge, je m'étonne que tu aies accepté de venir avec moi en Angleterre !

— N'était-il pas un peu risqué de te laisser voyager seul ?

Le rire de Royce rebondit entre les murs.

— Petit chenapan ! J'aurais mieux fait de te laisser en Louisiane avec Dominic et ta sœur Melissa. Aux yeux d'un enfant je suis peut-être un vieillard mais au moins je t'épargne les roucoulements de nos jeunes mariés.

— Un enfant ! s'exclama Zachary.

Puis il sourit, ravi d'avoir taquiné son cousin mais ne voulant plus continuer sur le même ton. Royce avait une fâcheuse tendance à vous dire vos quatre vérités et Zachary repensait à certaines escapades de ces dernières semaines. Il préféra changer de sujet.

Il se leva et se versa un deuxième verre de porto.

— En veux-tu ? demanda-t-il à Royce.

— Pourquoi pas ? La nuit est encore jeune et les domestiques ne s'étonneront pas si leur employeur américain si primitif doit être mis au lit avec ses bottes !

Il n'y avait pourtant rien de fruste chez les deux hommes. De leurs cravates blanches immaculées au bout de leurs bottes noires, ils ressemblaient en tout point aux membres élégants de l'aristocratie anglaise. Mais la note caustique qui sous-tendait les paroles de Royce n'avait pas échappé à Zachary. Mal à l'aise, il demanda :

— As-tu revu lord Devlin récemment ?

Royce eut un regard ironique.

— Pourquoi me poses-tu cette question ?

— Parce que tu es toujours énervé quand tu as croisé Devlin.

Royce ne le nia pas :

— J'étais sur le point de quitter White's tout à l'heure quand Devlin et sa cour sont arrivés. L'imbécile a pincé le nez comme s'il pénétrait dans une porcherie et a déclaré à voix haute : « De nos jours, ils permettent à n'importe qui d'entrer chez White's. » J'étais à deux doigts de lui demander raison mais George Ponteby se trouvait avec moi et il m'a entraîné dehors.

Zachary sourit.

— Tu ne devrais pas t'étonner. Tu n'as pas vraiment cherché à te faire apprécier par lord Devlin.

D'un air innocent, Royce demanda :

— Mais qu'ai-je donc fait pour mériter une telle antipathie ?

— Je ne pense pas que tu aies fait quoi que ce soit. Lord Stephen Devlin n'aime pas les Américains, tout simplement, surtout ceux qui ont de meilleures manières que lui et qui sont presque aussi riches.

— Tu vois ! Son attitude est dénuée de tout fondement.

— Pas tout à fait, rétorqua Zachary. Il est vrai que tu es un Américain particulièrement séduisant,

honteusement riche et très apprécié dans les cercles mondains où Stephen Devlin, malgré son titre et sa fortune, n'est accueilli qu'à contrecœur. Il a dû en être agacé au début, mais je crois que son animosité envers toi remonte à ton dernier voyage en Angleterre. Est-ce que je me trompe ?

Royce feignit l'innocence :

— Que veux-tu dire ? Ton beau-frère m'accompagnait. Demande-lui, il te dira que nous avons eu un comportement au-dessus de tout soupçon.

Zachary faillit s'étouffer de rire en entendant les paroles de son cousin. Dominic Slade n'avait pas donné tous les détails de leur voyage, mais quelques anecdotes avaient suffi pour faire comprendre aux intimes que leur escapade en Europe n'avait pas été aussi sage.

Zachary secoua vigoureusement la tête :

— Tu as raison. Devlin se comporte d'une manière tout à fait irrationnelle. Qu'as-tu fait à part lui dérober sa maîtresse il y a quatre ans ? Et lui prendre quelques milliers de livres en jouant au piquet ? Ça, c'est arrivé à peine une semaine après notre arrivée, si ma mémoire est bonne. Et puis cette course de chevaux mercredi dernier où tout le monde avait pris des paris... Devlin se vantait de posséder le meilleur cheval de toute l'Angleterre. Tu l'as battu à plate couture ! Non, décidément, je ne vois vraiment pas en quoi tu aurais pu énerver Stephen Devlin.

Royce semblait enchanté.

— Tu sais, ajouta-t-il, je ne lui aurais pas prêté attention s'il ne m'avait traité comme un malpropre. Il a une façon insupportable de jouer à l'Anglais face à un quelconque « colonial ». Bon sang, nous ne sommes plus une colonie anglaise depuis plus de quarante ans ! Et rappelle-toi, c'est lui qui m'a lancé un défi, aussi bien pour la course que pour le jeu de piquet.

— Et quand tu lui as volé sa maîtresse, t'avait-il aussi défié ?

Royce fit une grimace.

— Non. Mais pouvais-je abandonner une merveilleuse créature comme Miranda aux mains de ce débauché ?

— Comme je ne connais pas la belle Miranda, je ne saurais te répondre. Mais tu dois avouer que le comte de St. Audries a de bonnes raisons de te détester.

Royce poussa un soupir.

— D'ordinaire, je ne cherche pas à me faire des ennemis, mais pour une raison que j'ignore ce Devlin me tape sur les nerfs. Et malheureusement il pense la même chose de moi !

Zachary se rappela ses propres démêlés avec Julian Devlin, le fils unique et héritier du comte. Il ajouta, attristé :

— Peut-être les Devlin n'aiment-ils vraiment pas les Américains.

— C'est possible, murmura Royce en lisant dans les pensées de son cousin. Mais en ce qui vous concerne, toi et Julian, je crois que vos malentendus viennent de ce que vous vous ressemblez comme des frères.

Zachary bondit :

— C'est absurde ! Je n'ai rien de commun avec ce petit nigaud insolent !

Royce sourit. Malgré son antipathie pour Stephen, Royce avait trouvé le jeune Julian plutôt attachant.

— Attends un peu, je parie que vous deviendrez un jour les meilleurs amis du monde.

Zachary avait l'air outré.

Royce se leva :

— Je te laisse y réfléchir. J'ai un rendez-vous avec un interlocuteur plus respectueux que toi – et plus joli aussi.

— La charmante Della ?

— Bien sûr.

Dirigeant son attelage vers la maison où il avait installé sa nouvelle maîtresse, Della Camden, Royce se dit

que ce voyage en Angleterre était une expérience formidable pour son jeune cousin. Zachary ne s'était jamais éloigné de la plantation familiale, près de Bâton Rouge, en Louisiane, excepté pour assister à quelques courses de chevaux en Virginie. Il était grand temps qu'il se dégourdit un peu. Et Londres était l'endroit rêvé.

Royce sourit, pensant aux bouleversements qu'avait vécus Zachary depuis le mariage de sa sœur Melissa avec Dominic Slade. Dominic était l'un des meilleurs amis de Royce. Depuis le mariage, Melissa et son frère étaient entrés en possession de l'immense fortune que leur avait laissée leur grand-père. Désormais Zachary était le fier propriétaire d'une belle maison et ses terres fructifiaient grâce à un excellent régisseur. Pour la première fois de sa vie, le jeune homme avait le temps de s'amuser en profitant d'un compte en banque confortable.

Royce enviait presque à Zachary d'avoir connu des années difficiles. Fils aîné de parents richissimes qui l'adoraient, lui-même avait eu une adolescence sans nuages. Atteignant sa majorité, alors qu'il se préparait à gagner sa vie, il avait hérité d'une grand-mère qui lui avait laissé la majeure partie de sa fortune.

Cependant, bien que les fées lui aient donné à la fois une aisance financière et un physique des plus séduisants, Royce n'en tirait aucune vanité.

Il était d'un tempérament calme et certains le prenaient pour un dilettante, trompés par son indolence, alors qu'une vive intelligence brillait dans ses yeux de tigre. Le plus souvent aimable, Royce Manchester pouvait devenir un homme redoutable si l'on éveillait sa colère. Stephen Devlin ferait bien de se méfier. Du tigre, Royce n'avait pas que les yeux... Il pouvait également mordre...

Il évita de justesse un chariot rempli de cageots et étouffa un juron. Pourquoi diable se trouvait-il dans

une ville aussi trépidante ? On l'avait pourtant prévenu !

Au début de 1815, on avait appris en Louisiane la signature du traité de Ghent qui mettait un terme à la guerre entre l'Angleterre et l'Amérique. Royce s'ennuyait ferme et il s'était empressé d'écrire à son cousin George Ponteby qui vivait à Londres. Il l'avait avisé de son arrivée imminente et lui avait demandé de lui trouver une résidence convenable pour la durée de sa visite.

Certes, c'était l'ennui qui l'avait poussé à entamer le voyage, mais le mariage de Dominic et de Melissa en avait été le facteur déterminant. Il était aussi grand temps pour Royce de se marier et de fonder une famille.

Comme toujours, il savait exactement ce qu'il attendait du mariage. Sa future épouse devrait obligatoirement répondre à plusieurs critères : posséder des origines familiales irréprochables, sans squelettes dans les placards, ainsi que de bonnes manières et un caractère aimable. Elle serait bien entendu jolie, mais pas nécessairement d'une grande beauté – il suffirait qu'elle n'effrayât pas les enfants. Il voulait une femme raisonnable qui se contenterait de tenir sa maison et d'élever les enfants. Royce eut un sourire arrogant. Une femme qui n'interviendrait pas dans la vie très confortable qu'il s'était arrangée !

Arrivé à destination, il oublia ses préoccupations de mariage. Il entra chez sa maîtresse. La femme de chambre apparut aussitôt.

— Mlle Della n'est pas encore descendue. Dois-je annoncer Monsieur ?

— Ce ne sera pas nécessaire.

Della apparut en haut de l'escalier, un sourire aux lèvres :

— Royce ! s'écria-t-elle, enchantée. Je ne t'attendais pas ce soir.

Della Camden était une brune élancée, aux courbes voluptueuses, et elle ressemblait comme une sœur aux femmes que Royce entretenait depuis l'âge de dix-huit ans. Elle descendit les marches et il put apprécier en connaisseur les formes épanouies qui pigeonnaient au-dessus du corsage en satin. La poitrine semblait sur le point de déborder de la dentelle noire. Royce se rappela le goût de la peau satinée et frissonna.

Il saisit les mains de Della, les porta à ses lèvres :

— Où pourrais-je bien être ? Ayant eu la chance de t'enlever à d'autres prétendants, comment pourrais-je te négliger aujourd'hui ?

Un léger rire roula dans la gorge de la jeune femme.

— Est-ce là l'unique raison de ta visite ? La crainte d'anciens rivaux ?

Royce l'attira dans ses bras. Il caressa de sa bouche les lèvres gonflées. D'une voix rauque, il ajouta :

— Il ne s'agit pas de crainte. J'ai su dès le premier jour que tu serais à moi...

Il l'embrassa en amant avisé, les lèvres pressées sur les siennes, sa langue fouillant la bouche qui s'offrait à lui.

Della était à bout de souffle lorsqu'il cessa enfin. Laisant négligemment tomber un baiser sur un sein, il posa les deux mains sur les hanches de sa maîtresse et l'attira brusquement à lui. Della sentit combien leur baiser l'avait excité. Il lui murmura à l'oreille :

— D'autres questions, ma chérie ?

— Seigneur, non ! répliqua Della, pressant son corps contre celui de Royce.

Elle avait été enchantée de s'approprier les faveurs d'un homme aussi séduisant que Royce. Les doigts emmêlés dans l'épaisse chevelure fauve, elle avoua dans un murmure :

— Je n'ai jamais eu quelqu'un comme toi dans mon lit.

Un sourire sensuel sur les lèvres, Royce lui caressa les fesses à travers la robe :

— Il serait temps que je me montre à la hauteur de ma réputation, tu ne crois pas ?

La prenant dans ses bras, il gravit rapidement l'escalier puis, repoussant la porte du talon, il la posa lentement sur le lit.

N'y tenant plus, Della lui enleva ses vêtements, soupirant de plaisir lorsqu'elle put enfin caresser la poitrine musclée. Mais il lui interdit d'aller plus loin. Lui saisissant les poignets, il l'immobilisa sur le dos, et de sa main libre, lui arracha sa robe. Les superbes seins s'offraient enfin à lui.

Della gémit d'excitation lorsqu'il caressa de sa langue les pointes délicates. Elle colla son corps au sien, sentant la vigueur de son amant. Ses bras étaient prisonniers derrière sa tête, la bouche de Royce torturait ses seins, et Della se tordait de plaisir.

Elle succombait, entièrement à la merci de Royce. Il sourit.

— Doucement, doucement, ma chérie, murmura-t-il. Nous avons toute la nuit pour nous faire plaisir.

Les lèvres tuméfiées par les baisers, Della secoua la tête :

— Non ! Je te veux ! Maintenant !

Royce murmura, les traits figés par le désir :

— Très bien. J'aime faire plaisir aux dames.

Il la relâcha, remonta la main le long des cuisses et trouva la chaleur entre les jambes ouvertes. Il continua à la caresser tout en retirant son pantalon. Il lui permit de toucher son membre rigide puis, d'un geste rapide, il la souleva. Les jupons relevés, Della enserra sa taille et il la pénétra d'un seul coup.

Della gémit et commença à bouger vigoureusement, la tête rejetée en arrière, abandonnée à sa passion.

Royce, pris par le rythme effréné de ses coups de reins, la rejoignit dans sa recherche de l'extase. Enfin, Della cria, entraînant son amant dans le tourbillon du plaisir ultime.



3287

Composition
FACOMPO

Achévé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 6 mai 2013.

Dépôt légal : mai 2013.
EAN 9782290077214
L21EPSN001102N001

1^{er} dépôt légal dans la collection : août 1992

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion